

Joseph SAYEGH
LA POÉSIE EST FEMME
OU LE LIVRE D'ANN-COLYN

PRÉFACE

**« LA POÉSIE EST UNE FEMME »
ET LE MYSTÈRE DE JOSEPH SAYEGH**

*« Tu es unique dans la Beauté et tu n'as pas de second,
Comme si tu étais la Chose qui embrassait tous les sens du sens,
Que mon illusion alors te dépeint quand ma langue se lasse ».*

Abou Nouwâs, *Diwan*, Beyrouth, Dar Sâder, 1962, p. 618.
Ou éd. G. Schoeler, Wiesbaden, F. Steiner, 1982, t. IV, p. 337.

*« Les deux syllabes d'un nom.../ Mon univers et ma vie.
La douce monotonie/ Qui guide le passage des saisons ».*

Giovanna Crocco, *PLAINTIVES*, Préface Paul Géraudy,
Paris, René Debresse, 1952, p. 150.

J'ai rencontré le poète libanais arabophone Joseph Sayegh (né en 1928) pour la première fois dans ma vie, il y a environ un demi-siècle, à Zahlé, sa ville natale, « la fiancée » de la Beqaa, chez mon ami le poète Nicolas Youakim (1931-1995) comme aux bureaux du journal hebdomadaire : *Zahlé al-Fatat* de Jean Bakhâch avec, mon ami de toujours, Antoine Abou Rahl¹. Et à Beyrouth, la capitale culturelle du Proche-Orient d'autrefois, chez le fondateur du Cénacle libanais Michel Asmar (1914-1984) au printemps de l'année 1968... Et au mois d'août 1969,

¹ Voir son livre *Ghusoun wârifah fi al-chi'r wa-n-nathir/ Branches verdoyantes de poésie et de prose*, Préface de Joseph Sayegh, Dar Nilson, Beyrouth, Liban, 2015.

dans le cadre de festivités culturelles organisées par quelques jeunes étudiants pleins d'ambitions, je l'ai invité dans ma ville, à Deir el-Ahmar, près de Baalbek, pour une conférence au titre osé : « *hal nahnu lubnaniyoun bilghalat/* Sommes-nous des Libanais par erreur ou par accident ? ». Sayegh revenait, en ce temps-là, plein d'enthousiasme et d'idées, de Paris, la capitale des Lumières d'alors, la tête pleine et le cœur débordant de révoltes, pour ne pas dire de révolutions. Après, j'ai suivi sa démarche poétique et intellectuelle, sa poésie et ses articles « révolutionnaires » publiés dans le « Supplément culturel » du premier quotidien du Liban et de l'Orient arabe : *An-nahar*, auquel j'ai participé, pour ne pas dire collaboré avec la publication de mes articles de journalisme culturel, grâce à l'accueil de mon regretté ami le poète pionnier Ounsi El-Haje (1937-2014) et du poète Chawqi Abi Chaqra (né en 1934) qui était longtemps directeur de la « page culturelle » du même journal. Sans oublier, bien entendu, la générosité de l'ancien directeur, notre regretté Ghassan Tuéni (1926-2012)².

En octobre 1974, aidé et recommandé par mon ancien professeur et ami Antoine Ghattâs Karam (1921-1979), par le critique Michel Assi (1927-1993) et par l'ami, le philosophe René Habachi (1915-2003)³, j'arrive à Paris, à

² Voir à ce propos notre article sur le livre de Ghassan Tuéni, *Laissez vivre mon peuple*, Préface de Charles Hérou, Paris, Éditions Jean Maisonneuve, 1984 », in revue *Al-Mostakbal*, Paris, 8^{ème} année, n° 381, 9 juin 1984, p. 78-79. Et voir Ghassan Tuéni, *Une guerre pour les autres*, Paris, Éditions J. C. Lattes, 1985 ; *Un siècle pour rien : le Moyen-Orient arabe de l'Empire ottoman à l'Empire américain* (avec Jean Lacouture, et Gérard D. Houry), Paris, Albin Michel, 2002 ; *Enterrer la haine et la vengeance : une vie pour le Liban* (avec Jean-Philippe de Tonnac), Paris, Albin Michel, 2009.

³ Voir Sobhi Habchi, *Le Philosophe méditerranéen, Hommage à René Habachi (1915-2003)*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient-Éditions Jean Maisonneuve, 2009.

mon tour, pour préparer à la Sorbonne Nouvelle, à l'Université de Paris III, ma thèse de Doctorat d'État sous la direction de René Étiemble (1909-2002), d'André Miquel (né en 1926) et de Daniel-Henri Pageaux (né en 1939) sous le titre : *Les poétiques du Liban et du monde arabe au XX^e siècle : tradition et lectures occidentales* (3 volumes dactylographiés, XVIII+816 pages), où j'ai étudié, selon une certaine pensée comparée, les relations, les influences et les points de rencontre ainsi que le rôle capital du Liban comme espace de liberté et de médiation culturelle durant un long siècle (1870-1970).

Dans cette thèse, soutenue le 28 juin 1985 et publiée, en partie, sous le titre : *Les fils d'Orphée*⁴, le nom de Joseph Sayegh est bien sûr cité d'après son essai d'esthétique poétique majeur sur l'œuvre symboliste du poète mythique du Liban Saïd Akl (1912-2014), mort récemment après plus d'un siècle d'existence⁵.

Aujourd'hui, pour rendre hommage à cet ami de longue date, je suis heureux de publier dans la collection que je dirige aux éditions parisiennes Jean Maisonneuve le présent recueil sous le titre : *La femme est poésie ou Le Livre d'Ann Colyn : hymnes et fragments choisis*, d'après la traduction du poète libanais francophone François

⁴ *Les Fils d'Orphée du mont Liban aux Amériques. Un siècle de poésie et de poétique entre tradition et modernités*, préface de Pierre Brunel, postface de Daniel-Henri Pageaux, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Éditions Jean Maisonneuve, 2004, p. 165 et 283.

⁵ *Saïd Akl et les Choses du Beau/ Sa'id Akel wa 'Achiya' al-Jamâl*, [essai d'esthétique sur l'imaginaire poétique], Beyrouth, Éd. Dar-al-Farah, 1959, et 2^e éd. revue (avec une seconde préface sur l'expérience poétique et l'esthétique du Beau ou de la Grâce), Beyrouth, Dar An-Nahar, 2009, p. 11-16. Sur ce grand poète, voir *Les Fils d'Orphée du mont Liban aux Amériques...*, chap. VII : « Saïd Akl ou l'éveil de la conscience poétique », p. 143-163.

Harfouche (1930-2006), traduction que j'ai souhaité revoir. Et contrairement à l'adage célèbre : « *traduttore traditore* / Traduire se trahir, ou le traducteur est un traître », pour moi, toute traduction, poétique ou autre, est un moyen de compréhension ou de communication, pour ne pas dire un acte de création qui donne au lecteur l'occasion de découvrir dans une autre langue une autre vision du monde à travers une poésie autre. Ici nous sommes face à l'œuvre d'un grand poète auquel je compte consacrer un chapitre dans le deuxième volume de mes études sur « Les fils d'Orphée... ». Et j'espère que ce premier choix, tiré d'une œuvre considérable, écrite en langue arabe, sera suivi par d'autres, car l'œuvre de J. Sayegh attend encore une étude aux dimensions dignes de l'ampleur de son inspiration poétique, et même dans la traduction de ses poèmes en langue française. C'est pourquoi je me contente dans cette courte préface de donner quelques indications qui aideront à la lecture de cette poésie d'avenir.

Issu d'un patrimoine spirituel orthodoxe byzantin qui remonte à Jean Chrysostome (III^e-IV^e siècles) et à Romanos le Mélode (V^e-VI^e siècles) passant par Jean Climaque (VI^e-VII^e siècles) et Nicolas Cabasilas (XIV^e siècle) pour arriver à Nicolas Berdiaeff (1874-1948) et à Alexandre Soljenitsyne (1918-2008)⁶, Joseph Sayegh a embrassé, dans la majeure partie de son œuvre poétique, l'orthodoxie classique de la langue arabe, à savoir : la prosodie ou la

⁶ Voir à ce propos Olivier Clément (1921-2009), *L'Essor du christianisme oriental*, Paris, P.U.F., 1964 ; *Byzance et le christianisme*, Paris, P.U.F., 1964 ; et son livre, *Sources : les mystiques chrétiens des origines : textes et commentaires*, Paris, Desclée de Brouwer, 2007. Et voir aussi Jean Grenier, *Essai sur l'esprit orthodoxe* (1938), Paris, Gallimard, coll. « idées nrf », 1967.

métrique de Al-Khalil Ibn Ahmad al-Farahidi (718-791)⁷ qui a installé et fondé les bases et les règles de toutes les harmonies poétiques arabes et de tous les livres de chansons et gestes rythmiques en Orient proche et lointain, désertique ou andalou.

Joseph Sayegh a publié ses « Œuvres » en quatre volumes⁸ dont *Le Livre d'Ann-Colyn* est le deuxième. Mais il faut signaler ici que ce « Livre », au sens mallarméen du mot, est, au moins pour moi, le chef-d'œuvre de son auteur dans lequel il transgresse ses quinze autres recueils en les complétant pour aller au delà de cette prosodie antique et dire en « hymnes et fragments » un amour fou qui touche à la double mystique de la passion et de la langue et qui prend son essor dans les sources de *Cantique des Cantiques*, les chants liturgiques de la Grèce et du Liban pour les rendre plus humains, c'est-à-dire plus vécus et plus transparents.

Aussi, dans les hymnes d'Ann-Colyn, l'amour fait partie de l'expérience de la mort qui vivifie... et le corps de l'aimée, si follement aimé, est souvent réduit, par la passion du poète créateur, à une ombre, à une âme, à des souffles, ou à un souvenir qui est la source de toute inspiration, de toute création, comme on peut l'attendre de toute poésie authentique : ce sont ici, dans ce recueil choisi, des chants

⁷ Voir Al-Khalil Ibn Ahmed al-Farahidi, *Kitâb al-'Ayn/ Le livre de la Source* (?), éd. Mahdi al-Makhzoumi et Ibrâhim as-Samarrayy, Bagdad, Dar al-Hurrîyah, 1980-1985, 8 volumes. Et à propos d'al-Khalîl, voir Mahdi al-Makhzoumi, *Al-Khalil Ibn Ahmed al-Farahidi*, Bagdad, 1960.

⁸ *Œuvres poétiques complètes*, Beyrouth, Dar An-Nahar, 2004. Joseph Sayegh est aussi l'auteur d'une Thèse de Doctorat intitulée : *Faits sociaux et représentations poétiques dans la vallée de Zahlé*, Paris, EHESS, 1964, 497 pages. Voir aussi Maya Ghandour, « Joseph Sayegh et les caprices de la verve », *L'orient-Le jour*, Beyrouth, 24 août 1999, et « Joseph Sayegh » dans *L'Orient littéraire*, Beyrouth, 8 septembre 2011.

qui font le Chant et des hymnes qui composent l’Hymne par excellence. C’est pourquoi « la poésie est femme » d’abord, car toute haute poésie demeure une source de féminité. En ce sens, Joseph Sayegh n’est pas loin de la sagesse populaire de la montagne libanaise qui dit : « *Ima ‘lay hinniyeh min n-niça ma lou sbah wla maça/* celui qui est privé de la tendresse des femmes n’a ni matin ni soir » ; comme il n’est pas loin de la source arabo-orientale qui nous enseigne l’importance de la tendresse féminine par la voix de Ibn ‘Abbad al-Wazir as-Sâhib (X^e siècle) qui, félicitant un de ses amis pour la naissance d’une fille, a écrit :

الدُّنْيَا مُؤَنَّثَةٌ، وَالرِّجَالُ يَخْدُمُونَهَا. وَالنَّارُ مُؤَنَّثَةٌ، وَالذُّكُورُ يَعْبُدُونَهَا.
 وَالْأَرْضُ مُؤَنَّثَةٌ، وَمِنْهَا خُلِقَتِ الْبَرِّيَّةُ، وَفِيهَا كَثُرَتِ الذَّرِيَّةُ. وَالسَّمَاءُ
 مُؤَنَّثَةٌ، وَقَدْ حَلَّتْ بِالْكَوَاكِبِ، وَزَيَّنَتْ بِالنُّجُومِ التُّوَائِبِ. وَالنَّفْسُ مُؤَنَّثَةٌ،
 وَهِيَ قَوَامُ الْأَيْدَانِ، وَمِلَاكُ الْحَيَوَانَ. وَالْحَيَاةُ مُؤَنَّثَةٌ، وَلَوْلَاهَا لَمْ
 تَنْتَصِرَفْ الْأَجْسَامُ وَلَا عَرَفَ الْأَنَامُ. وَالْجَنَّةُ مُؤَنَّثَةٌ، وَبِهَا وَعْدَ الْمُتَّقُونَ،
 وَفِيهَا يَنْعَمُ الْمُرْسَلُونَ.⁹

« [...] *Le monde (ad-dunnya en arabe) est une femme pour laquelle les hommes sont des serviteurs.*

Le feu (an-nâr en arabe) est une femme et les vrais hommes l’adorent.

La terre est une femme et de sa matrice sont nés les gens, et sur sa surface, les hommes et les femmes se multiplient.

⁹ Je n’ai pas trouvé cette « lettre » dans *as-Sâhib Ibn ‘Abbâd, al-mukhtâr min rasael as-Sâhib Ibn ‘Abbâd* [Choix de lettres d’Ibn ‘Abbâd], éd. de ‘Abd al-Wahhâb ‘Azzâm et Chawqî Deif, Le Caire, Dar al-Fikr al-‘Arabî, 1^{ère} éd., 1366 H/1946. Par contre, ce « texte » se trouve chez deux auteurs arabes des X^e/XI^e siècles : dans Abou Mansour ath-Tha‘âlibî, *Tahsîn al-qabîh wa taqbîh al-hasan* [Embellir ce qui est laid et enlaidir ce qui est beau], éd. de Châqer al-‘Achour, Bagdad, Wizârat al-Awqâf, 1981, p. 62, et dans Abou Ishaq al-Husri Al-Qayrawânî, *Zahr al-adâb wa thamar al-albâb* [Les fleurs des lettres et les fruits des esprits], éd. de Zakî Mubâarak, Le Caire, al-Maktabah at-tijârîyyah, 2^e éd., 1929, t. II, p. 54.

Le ciel (as-samâ' en arabe) est une femme, qu'on a embellie par les astres, et elle a pour parure les étoiles pénétrantes.

L'âme est une femme, et elle est les piliers des corps ainsi que le domaine du vivant.

La vie aussi est une femme et sans elle les corps ne peuvent se mouvoir et les hommes passeront inaperçus.

Le paradis (al-jannah en arabe) est aussi une femme, on l'a promis aux hommes pieux, et c'est là où jouissent les prophètes. »

Avec Joseph Sayegh, nous savons, désormais, que « la poésie est femme ». Notre poète le savait par expérience et par intuition, et en le disant nous croyons entendre, si nous l'avions oublié, le grand mystique « christianisé »¹⁰ Ach-Chaykh al-Akbar Ibn 'Arabî, mort et enterré en 1240 au mont/*jabal* Qâsîyou, à Damas :

المكان إذا لم يُؤنث لا يُعوّل عليه¹¹.

« Tout lieu où il n'y a pas de Femme n'a aucun sens. »

Plus près de nous dans le temps et plus loin dans l'espace, le poète du Honduras, Roberto Sosa (1930-2011), confirme cette intuition par une étincelle dans son recueil : *Masque bas* (1984-1989), plus précisément dans son poème : « Le plus ancien des noms du feu ». Sosa écrit :

« Et je dis femme,
Le doux sel du mot poésie »¹²

¹⁰ Voir à ce propos la thèse de Miguel Asín Palacios (1871-1944), *El Islam cristianizado, estudio del sufismo a través de las obras de Abenarabi de Murcia*, Primera edición, Madrid, Editorial Plutarco, 1931, 544 pages. Et la traduction française : *L'Islam christianisé : étude sur le soufisme à travers les œuvres d'Ibn 'Arabî de Murcia*, traduit de l'espagnol par Bernard Dubant, Paris, G. Trédaniel, 1982, 380 pages.

¹¹ Ibn 'Arabî, *Rasâel Ibn 'Arabî* [Les Épîtres d'Ibn 'Arabî], Beyrouth, Dar Sâder, 1997, in « Risalt lâ you'awwalu 'alayhâ », p. 255.

Redisons donc, avec eux et Joseph Sayegh, que sans la magie de la tendresse et sans les charmes de la féminité, toute poésie reste sans âme créatrice, et tout poète un arrangeur de mots ou un « croiseur » de paroles. Autrement dit, toute poésie n'est que « liberté sur parole » pour rappeler ici un titre célèbre du prix Nobel Mexicain Octavio Paz (1914-1998)¹³.

La poésie de Joseph Sayegh reste encore à découvrir... et à lire. Son recueil *Le Livre d'Ann-Colyn* est la vraie somme anthologique entre les mains du lecteur français ou francophone, et celui-ci pourra pénétrer un monde où « le poète suit sa poésie toute sa vie comme Sancho Pança suit son Don Quichotte ! », selon l'expression du poète bulgare Lubomir Levchev (né en 1935)¹⁴.

Certes, dans *Le Livre d'Ann-Colyn*, il y a de lettres et de voix, mais il y a aussi cette fièvre envahissante de la passion qui prend la langue arabe en otage pour lui tordre le cou et pour l'arracher à elle-même dans le sens évoqué par Gaston Bachelard (1884-1962) quand il décrit, avec une simplicité étonnante, la démarche poétique et la magie

¹² Voir *Les larmes des choses*, précédé de *Masque bas*, traduits de l'espagnol (Honduras) par Claude Couffon et présentés par Philippe Ollé-Laprune, Paris, Orphée/La Différence, 1990, p. 51.

¹³ Voir mon article sur ce recueil : « Octavio Paz, la création poétique est une liberté, et l'expérience de la poésie, le dévoilement de la condition humaine (sur son recueil *Liberté sur parole* publié chez Gallimard, avec la traduction (du français) de trois poèmes) », in *An-Nahar*, n° du 21 juillet 1972.

¹⁴ Dans son recueil : *Le chevalier, la mort, le diable*, traduit du bulgare par Yordanka Bossolova, adaptation de Jacques Gaucheron et Pierre Seghers, Paris, Seghers, collection « Autour du monde », 1975, in « Récital », p. 28. Ce poète est aussi l'auteur d'un volume de poésie intitulé : *Dieu ne ferme jamais à clé*, adapté du bulgare par Claudine Helft en collaboration avec l'auteur, préface de Jean Blot, Paris, Éditions de la Différence, 2006.

de la poésie : « *L'imaginaire commence et la raison recommence* »¹⁵.

Dans ce recueil, traduit pour la première fois en français, Joseph Sayegh, en poète majeur de la langue arabe de notre temps, nous révèle les déchirements et les extases de la passion amoureuse dans lesquelles le poète transgresse l'éloquence classique pour mieux dire ses folies et ses extravagances poétiques vécues dans le corps et l'esprit. C'est pourquoi les hymnes d'Ann-Colyn sont des cris, mais parfois des incantations pour ensorceler une langue et la rendre plus magique, ce qui est l'essence même de tout chant, de toute poésie authentique qui célèbre la folie créatrice de l'homme (et de la femme) dans un monde menacé par tous les dangers des fausses cultures et les maladies mortelles des civilisations manquées.

Mais si la poésie est avant tout un exercice spirituel¹⁶, alors Joseph Sayegh, dans ses hymnes pour « J », alias Ann-Colyn, ou « J » comme *Jamâl*/ Beauté ou splendeur, ou bien « J » comme *Jannat*/ Eden, Paradis, ou encore « J » comme *Jurh* mais *Jurh Kabir*/ Grande blessure, nous invite, avec beaucoup de générosité, à des noces orientales où le corps n'est pas uniquement « la coupole de l'âme » comme disait l'un des grands saints orthodoxes de tous les temps, Nicolas Cabasilas au XIV^e siècle¹⁷, mais aussi un mystère. Le mystère du poète

¹⁵ Cité dans André Dabezies, « Mythes anciens, figures bibliques, mythes littéraires », *Revue de littérature comparée*, 2004/1 (n° 309), p. 14.

¹⁶ Voir Daniel-Henri Pageaux, *Sobhi Habchi ou la poésie comme exercice spirituel*, Paris, Éditions Jean Maisonneuve, 2012 ; et voir mon ouvrage : *Logique de la poésie entre Orient et occident*, Postface de Michel Blay : *fragilité de l'humain*, deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, Paris, Jean Maisonneuve, 2011.

¹⁷ Voir à ce propos Myrrha Lot-Borodine, *Un maître de la spiritualité byzantine au XIV^e siècle*, Paris, Éditions de L'Orante, 1958 ; et voir

lui-même, qui cherche toujours un autre mystère, l'essence même de la haute poésie et de la vraie vie : la vie vécue poétiquement sur terre, comme l'a dit le poète philosophe Syro-oriental Abou-l-'Ala' al-Ma'arri (973-1057), huit siècles environ avant le génial poète et philosophe allemand Friedrich Hölderlin.

De plus, au plan de la création proprement dite, cette poésie d'amour qui est le fruit d'un nouveau langage dans le langage poétique des Arabes, a déclenché, lors de sa parution à Beyrouth, en 1973, des nombreuses réactions et des lectures avant-gardistes. Le témoignage de mon regretté ami le père Michel Hayek¹⁸ dans une allocution inspirée, reprise ici en « Postface », est un témoignage hors pair. Et je livre ici, aux lecteurs de langue française, deux opinions qui se croisent : l'une est orientale et l'autre occidentale. La première est du grand poète, déjà évoqué, Ounsi El-Haje ; la seconde est due au grand orientaliste ou arabisant français Jacques Berque (1910-1995). Nous lisons dans « Le fou », l'article de Ounsi El-Haje, publié dans le « Supplément littéraire/ *al-Molhaq* » du journal *An-Nahar*, daté de 30 décembre 1973 :

« *Prodigieux, le livre d'Ann-Colyn [...]*

Cette langue, je ne sais comment ton cœur a pu la contenir ? Es-tu amant ou bête fauve ? Comment as-tu réussi à réunir dans ton être cet amour-océan et cette

aussi Eugène Mercier, *La spiritualité byzantine, l'Orient grec et chrétien, Attique, Thessalie, Macédoine, Salonique, Le Mont Athos*, Paris, Les Éditions du Cygne, 1933.

¹⁸ Voir à propos de son œuvre et de sa pensée Daniel-Henri Pageaux, « Tombeau pour le Père Hayek » dans mon livre *Prophète, mon ami. Thrènes pour Michel Hayek (1928-2005)*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Jean Maisonneuve, 2012, postface et seconde postface, p. 83-96.

langue-océan ? Es-tu pourvu de deux cœurs ou es-tu plusieurs poètes réunis en un seul amant ? »

Et Ounsi El-Haje d'ajouter :

« Les pages de ton livre magnifique sont un incendie inextinguible. Elles sont : incendie, fête, festin de noces, hymnes de sacrifice saint. »¹⁹

Et dans sa lettre, datée du 6 septembre 1977, adressée du Collège de France, à l'auteur, Jacques Berque écrivait :

« Formidable monument élevé au langage, ou bien à l'amour? L'un et l'autre sans doute. Mais j'aurais tendance à croire que le poète célèbre ici l'univers à travers les sonorités des phonèmes arabes »²⁰.

Reste à signaler que *Le livre d'Ann-Colyn* a eu en langue arabe trois éditions : la première en 1973. Pour sa deuxième édition en 1974, ce livre a eu, au Liban, « le prix Saïd Akl ». La troisième édition arabe, qui a servi à la présente traduction en français, se trouve dans le deuxième volume des *Œuvres poétiques complètes* de Joseph Sayegh, publié à Beyrouth, aux éditions Dar An-Nahar, en 2004.

Pour terminer je dois avouer que la « monumentalité » de cette œuvre en arabe a exigé un choix autre, c'est-à-dire un choix sévère pour être mieux reçue par le lecteur de la langue française. D'où ce choix – pour lequel j'ai été agréablement aidé par mon ami Daniel-

¹⁹ Voir *Avec Joseph Sayegh, poète libanais... poète de la France*, Paris, Unesco, *op. cit.*, p. 47. Traduction revue. Voir aussi Georgine Ayoub, « L'orfèvre et la lettre », dans la revue *Péristyles*, Beyrouth, Éditions Les Blés d'or, n° 3-4, printemps/automne, 2002, p. 55-74.

²⁰ *Ibid*, p. 46. Et voir aussi à propos de l'œuvre de J. Sayegh les articles de Paul Houry, « L'homme blessé de lucidité », Beyrouth, *L'Orient*, 15 novembre 1964 ; et « Joseph Sayegh ou l'existence comme acte poétique », Beyrouth, *Les Cahiers de l'Oronte*, n° juillet/août 1965, p. 58-60.

Henri Pageaux, Professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle, comparatiste, essayiste et romancier en français et en espagnol – qui, sans défigurer ni bouleverser les « états poétiques » de l'original arabe du livre d'Ann-Colyn, a tenu compte surtout du génie de la langue de Hugo et de Rimbaud. C'est pourquoi j'ai sacrifié parfois des pages qui n'ont pas trouvé leur place dans cette « anthologie, au sens prêché par le poète argentin Saúl Yurkievich (1931-2005) dans la traduction de l'un de ses recueils de l'espagnol en français, à savoir que toute langue impose sa démarche poétique et esthétique, et par conséquent, toute traduction de la poésie doit lui donner une nouvelle naissance²¹.

Sobhi HABCHI,
Chartres, le 14 mars 2016

²¹ Voir son recueil *Soi-Disant*, traduit de l'espagnol par Danièle Robert et Christian Tarting, Paris, Seghers, coll. « Autour du monde », 1990, « Poésie-Ménippée (entretien avec Saúl Yurkievich) », p. 93-97, et voir son recueil *Envers*, traduction de l'espagnol par Florence Delay, Henri Deluy, Pierre Lartigue, Jacques Roubaud, Paris, Seghers, coll. « Autour du monde », 1980. Voir aussi la « Préface » de Joaquin Medina Oviedo au recueil de Roberto Sosa, *Un monde divisé pour tous*, Paris, Seghers/Autour du monde, 1977, p. 12-13.